



**MUSEE INTERNATIONAL
DE LA CROIX-ROUGE
ET DU CROISSANT-ROUGE**
17, AVENUE DE LA PAIX
CH-1202 GENEVE
WWW.MICR.ORG
TEL +41 22 748 95 11
FAX +41 22 748 95 28

STIGMATES

Une exposition organisée par le Musée de l'Elysée, Lausanne, à l'invitation du Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge

**Exposition temporaire du 4 mars au 26 juillet 2009
de 10h à 17h, sauf le mardi – entrée libre**

SOMMAIRE

1. Introduction	p. 2
2. Pourquoi cette exposition ?	p. 3
3. L'évolution du photojournalisme	p. 6
4. Les photographes	p. 7
5. Les événements dont il est question	p. 12
6. Autour de l'exposition	p. 13

Annexes :

- Dépliant
- CD-Rom contenant :
 - les photos de presse, légendes et droits
 - le texte du dossier de presse

Contact :

Corinne Liardon
Chargée des Relations Publiques
Tel : + 41 22 748 95 01
Fax : + 41 22 748 95 28
E-mail : c.liardon@micr.org

1. INTRODUCTION

Stigmates

Comment est-il encore possible de parler de la souffrance humaine au moyen de la photographie alors que nous vivons dans un monde saturé d'images et d'informations ? Aujourd'hui les photographes ne perçoivent pas leur médium comme un outil permettant de montrer la réalité ou de faire découvrir le monde. Le 19^e siècle s'en est chargé. L'image leur permet avant tout de communiquer leurs pensées personnelles et leurs sentiments sur la société, l'actualité, ou les conflits du monde. Contrairement aux photojournalistes qui opèrent sur le mode des opérations militaires de commando, les photographes réunis dans l'exposition court-circuitent le flux tendu des images diffusées en temps réel par la télévision et les médias numériques. Ils donnent à voir l'intensité et la complexité de la souffrance en photographiant de manière posée et réflexive.

Stigmates réunit sept photographes contemporains :

- Gustavo Germano (Argentine);
- Pieter Hugo (Afrique du Sud) ;
- Shai Kremer (Israël) ;
- Suzanne Opton (Etats-Unis) ;
- Robert Polidori (Canada) ;
- Dana Popa (Roumanie) et
- Christian Schwager (Suisse)

De l'Afrique au Proche-Orient, de l'Argentine à la Moldavie, en passant par la Bosnie et les Etats-Unis, leurs photographies cherchent à retenir l'attention avec des images de gens ou de lieux confrontés, sur le front ou à l'arrière, avec une situation de crise. Sans avoir cherché à être au cœur du chaos mais plutôt à saisir ce qui en reste, tous montrent des traces légères, fortes ou ambiguës d'actes de violence passés. Autant de photographies, construites en parallèle à une actualité médiatique, qui évoquent des événements laissés délibérément hors-champ.

Une exposition organisée par le Musée de l'Elysée, Lausanne, à l'invitation du Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge.

2. POURQUOI CETTE EXPOSITION ?

Stigmates une exposition de photographies présentant sept photographes contemporains du monde entier. Tous interrogent **ultérieurement** diverses situations de souffrance humaine qui témoignent que les droits humains les plus élémentaires ont été bafoués. Cette souffrance se marque à travers notamment la perte d'un être cher, des séquelles psychiques engendrées par des violences de guerre ou des violences physiques, la contamination de paysages réquisitionnés à des fins de conflits armés ou ayant été le théâtre de violences de guerre.

Parler de la souffrance humaine sans la montrer directement et sans qu'elle n'apparaisse sous les feux des projecteurs médiatiques est une démarche originale dans un monde dominé par le flux des images, surtout de violence.

S'interroger sur les traces laissées dans le paysage ou sur des personnes par la souffrance est une préoccupation muséale, au sens où elle questionne l'après des choses, leur durée.

Pourquoi cette exposition au Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (MICR) ?

Le MICR prend toujours le parti dans ses expositions de questionner les événements sous l'angle humain, de voir ce qu'ils impliquent pour les individus.

Ces photographies témoignent de souffrances et de violations de droits humains qui touchent :

- ❑ à la migration forcée pour Dana Popa ;
- ❑ à l'extermination de l'autre pour Christian Schwager ;
- ❑ aux violences de guerre pour Suzanne Opton et Shai Kremer ;
- ❑ à la dévastation du paysage suite à une catastrophe naturelle, pour Robert Polidori ;
- ❑ à la discrimination génétique pour Pieter Hugo ;
- ❑ aux disparus pour Gustavo Germano.

Pourquoi ce titre ?

Toutes ces photographies témoignent de traces, de séquelles laissées sur les personnes ou les paysages **après** les « catastrophes ». Plus précisément :

- Pour Dana Popa, il s'agit de traces laissées sur des jeunes filles moldaves, victimes de trafic sexuel, qui ont réussi à échapper à leurs geôliers qui les ont menés dans des contrées inconnues.
- Pour Christian Schwager, il s'agit de traces à exhumer (exhumations des corps des fosses communes) sur les chemins de campagne de Bosnie-Herzégovine où se sont passés les massacres liés à la guerre qu'ont menée des Serbes de Bosnie contre des Bosniaques (massacre de Srebrenica, enclave bosniaque).
- Pour Shai Kremer, il s'agit de sites laissés par des armées sur le paysage d'Israël pour simuler des conflits de guerre et qui contaminent à jamais le paysage israélien. Ces zones d'entraînement sont autant de cicatrices qui représentent les blessures des gens qui vivent dans la région.
- Pour Suzanne Opton, il s'agit de traces laissées par l'expérience de guerre en Irak sur les visages de soldats US ainsi que sur ceux de réfugiés irakiens.

- Pour Robert Polidori, il s'agit de traces laissées après une catastrophe naturelle, comme le passage de l'Ouragan Katrina à la Nouvelle-Orléans.
- Pour Pieter Hugo, il s'agit de traces intrinsèques aux individus nés avec un signe génétique qui les démarquent de leurs semblables : la couleur de peau. Hugo propose un portrait franc et sans détour de ces individus considérés comme porteurs de malheur et souvent rejetés socialement.
- Pour Gustavo Germano, il s'agit de traces de personnes disparues à jamais, dans le contexte de la dictature argentine entre 1976 et 1983. Le photographe associe passé et présent et montre la difficulté pour les familles de vivre avec une absence.

Orientation du sujet

Tous les photographes se mettent en porte-à-faux face à la prise photographique en direct des événements. Comment parler alors de l'atemporalité de certains événements ? Comment figurer cette pérennité ?

Stigmates invite à réfléchir sur la manière dont des traces liées à la souffrance humaine, à un cataclysme naturel, imprègnent les personnes et les paysages. Les yeux sont-ils le reflet de l'âme ? Un visage couché, allongé sur une table peut-il dire la souffrance d'un soldat ayant connu la guerre ? Comment parler de l'indicible ? Comment exprimer l'absence d'un être cher ?

Les partenaires de l'exposition

Le Musée de l'Elysée

Le Musée de l'Elysée, situé à Lausanne, est l'un des premiers musées d'Europe à se consacrer exclusivement à la photographie. Par un travail de recherche important, diverses collaborations avec les universités et d'autres institutions, le musée s'affirme comme un centre de compétence, en particulier sur le thème de la représentation du corps.

La commissaire de l'exposition, Nathalie Herschdorfer

Historienne d'art, Nathalie Herschdorfer est conservatrice au Musée de l'Elysée. Elle travaille depuis dix ans sur les grandes expositions internationales du Musée et les publications qui les accompagnent. Elle est co-commissaire de l'exposition *reGeneration : 50 photographes de demain*, et de *Faire faces : le nouveau portrait photographique*. Elle a récemment travaillé sur les rétrospectives de trois photographes américains majeurs : Edward Steichen, Leonard Freed et Ray K. Metzker. Elle est commissaire de l'exposition *Teen City : L'aventure adolescente*, et de la rétrospective *Valérie Belin*. Elle travaille actuellement sur un projet de rétrospective consacré au photographe italien Carlo Valsecchi.

Le Centre interfacultaire en sciences affectives (CISA)

Le PRN Sciences Affectives est le premier centre national de recherche au monde dédié à l'étude interdisciplinaire des émotions et de leurs effets sur le comportement humain et la société. Il est financé par la Confédération helvétique et administré par le Fonds National Suisse de la recherche scientifique. Son institut hôte est l'Université de Genève. Il regroupe plus de 100 chercheurs provenant de différentes disciplines et de tout niveau académique qui mènent des recherches dans les Universités de Berne, Fribourg, Genève, Neuchâtel et Zurich (www.Affective-sciences.org).

Soutien

L'exposition bénéficie du soutien de la République et Canton de Genève ainsi que de celui du Pour-cent culturel Migros.



Soutien **MIGROS**
pour-cent culturel

3. L'EVOLUTION DU PHOTOJOURNALISME

L'histoire en bref

Dès son apparition, l'image photographique a tout de suite séduit le monde de la presse et de l'information par son apparente objectivité. L'image reste longtemps en décalage par rapport à l'événement qu'elle relate à cause du délai important entre la prise de vue et sa publication. En 1890, date de l'invention de la similitravure, la presse illustrée connaît un développement mondial. « Avec la photographie, une fenêtre s'ouvre sur le monde. » (Gisèle Freund) L'étranger devient familier. Le couple journaliste/photographe est de plus en plus souvent remplacé par le reporter-photographe qui traite seul son sujet. Il devient journaliste à part entière et n'a plus besoin de la caution d'une « plume ». Son appareil joue le même rôle que le micro et la caméra de télévision. Les grands journaux d'information comme *Life*, *Fortune* ou *Paris-Match* ont des équipes de plusieurs dizaines de reporters qui sillonnent le monde ou utilisent des photoreporters d'agence de presse. C'est la grande époque du « news » dont Robert Capa est l'archétype légendaire. Les photojournalistes des années 1960 parcourent les champs de bataille, du Viet Nam au Biafra, du Pakistan à l'Irlande du Nord. Aujourd'hui se pose la question de l'avenir de ce métier. Les nouvelles technologies et l'apparition du numérique redéfinissent les pratiques de la profession : le photojournalisme est à la croisée des chemins.

Tous témoins, tous producteurs d'images

A la faveur de deux événements majeurs et tragiques – les tortures dans la prison d'Abou Ghraib à Bagdad et le tsunami de l'océan Indien –, l'année 2004 aura fortement interrogé les pratiques du photojournalisme et signifié, de façon définitive, que rien ne sera plus comme avant. Dans un cas comme dans l'autre, ce qui les caractérise, c'est que ces images ont été enregistrées par des amateurs et diffusées immédiatement grâce à la technologie numérique. Appareillé d'une caméra numérique, d'un appareil « photo » numérique ou d'un téléphone portable intégrant les technologies d'image fixe ou mobile, n'importe qui est désormais en mesure de produire, puis de diffuser via Internet les documents qu'il a enregistrés ou captés.

A quoi peuvent bien servir les professionnels ?

Cette réalité nouvelle interroge fortement à la fois les photoreporters qui ont décidé de dédier leur vie à la chronique de l'actualité, et les supports qui ont fondé leur fonds de commerce sur le fait de les publier. La chance de ce qui reste de presse imprimée utilisant la photographie, ce sont encore les photographes. Celles et ceux qui décident de partir sur l'actualité avec des points de vue à eux, différents, visuels, impossibles pour les télévisions « speedées » par le souci de l'immédiateté. Celles et ceux qui décident d'enquêter sur le long terme et de révéler des aspects de nos sociétés que les grosses machines de la télévision ne peuvent pénétrer. Celles et ceux qui se glissent dans le territoire de l'événement et se font oublier pour révéler, mettre en forme différemment, égratigner, gratter là où ça démange, porter l'image dans la plaie. Il convient, comme lorsque la presse illustrée se créa dans les années 1920, de remettre les photographes au centre du propos, pour questionner les technologies contemporaines et interroger, au même titre que celles de la photographie, leurs limites et leur capacité à faire exploser les marges.

Sources :

« L'histoire du photojournalisme », Wikipedia

« Mort et résurrection du photojournalisme », Christian Caujolle, Le Monde diplomatique, 2005

4. LES PHOTOGRAPHES

Robert Polidori (Canada, né en 1951)

Titre du travail : « New Orleans », 2005-06

Provenance des oeuvres : Flowers East, Londres

Paradigme de la fin des temps, la catastrophe naturelle a abondamment été traitée dans les arts. Nombreux sont en effet les peuples qui ont développé des mythes de déluges. Dans un autre registre, on a vu les médias s'emparer de la catastrophe causée par le cyclone Katrina dans le sud-est des Etats-Unis. C'était en 2005 et le monde fut inondé d'images de terres dévastées, d'une ville submergée, d'amas de voitures, d'arbres couchés, d'intérieurs anéantis, d'une population déplacée. Robert Polidori – le « photographe-témoin » – s'est lui aussi rendu à la Nouvelle-Orléans après l'ouragan.

Ici la figure humaine est absente des lieux, toutefois les vues d'intérieurs et de maisons individuelles renvoient directement aux personnes qui les habitaient. Etre le spectateur de calamités qui ont lieu dans des lointains pays est une expérience commune. Que penser du chaos alors qu'il s'étend à l'un des pays les plus développés ? Polidori s'attarde : il travaille à la chambre pour obtenir une précision de détails qu'il accentue par le grand format de ses tirages ; il privilégie les longs temps de pose pour éviter de recourir à la lumière artificielle. Ce protocole situe le photographe à contre-courant des habitudes du photojournaliste qui opère au coeur de l'événement sur le mode des opérations militaires de commando. Polidori refuse l'immédiateté.

La photographie documentaire a la vocation d'offrir une image du monde tangible mais aussi de lui donner forme. Dans la peinture, la représentation des catastrophes est souvent liée au sublime. Les photographies de Polidori produisent un effet similaire de fiction. La profusion de détails invite le spectateur à contempler les décombres en silence, tout en l'incitant, comme dans les grands récits mythiques, à s'émouvoir devant la fragilité humaine et à éprouver la peur de l'anéantissement.

Gustavo Germano (Argentine, né en 1964)

Titre du travail : « Ausencias », 2006-07

Provenance des oeuvres : l'artiste, Barcelone

Les personnes photographiées par Gustavo Germano ont été touchées par le plan d'élimination instauré par la dictature militaire en Argentine entre 1976 et 1983. Durant cette période, trente mille personnes disparurent. Utilisant des photographies d'albums de famille d'il y a trente ans, Germano a photographié les familles aux mêmes endroits et dans des conditions similaires, laissant vide l'espace occupé par les disparus. Le photographe, qui associe ainsi passé et présent, montre la difficulté pour les familles de vivre avec une telle absence.

Omar Darío Amestoy et son frère Mario Alfredo lors d'une sortie à la campagne ; Eduardo Raúl Germano, l'aîné de la famille, posant aux côtés de ses trois frères, avant un départ en vacances ; Orlando René Méndez, sa femme Leticia Margarita Oliva et leur fille Laura chez leurs grands-parents. Trois photographies de famille qui témoignent d'une vie joyeuse, entourée d'êtres chers. Le spectateur les trouve étrangement familières. Ces images pourraient se trouver dans ses propres albums de famille.

L'expérience de la mort a été l'un des moteurs les plus puissants de la création d'images : l'image se présente comme une réponse ou une réaction à l'absence d'un membre de la famille. Paradoxalement, chez Germano, c'est par leur absence sur la seconde image que les disparus (dans la vie réelle) prennent corps. La force de son travail, qui affiche de manière simple et directe les portraits de proches disparus, réside dans le fait que ces portraits possèdent une forte charge émotive ainsi qu'un crédit d'authenticité.

Dana Popa (Roumanie, née en 1977)

Titre du travail : « Not Natasha », 2006
Provenance des oeuvres : l'artiste, Londres

Abusées, violentées, séquestrées, vendues, enlevées, exploitées, les jeunes femmes que Dana Popa a rencontrées ont connu d'importants sévices. Or son reportage ne montre rien de leur captivité. Popa a photographié ces victimes de trafic sexuel à leur retour chez elles, en Moldavie. Le silence, la honte les accablent. Même leur corps semble encombrant.

Le trafic d'êtres humains, qui s'est développé en Europe de l'Est après la chute des régimes communistes, est un réseau qui s'étend dans plusieurs pays. La photographe a choisi de montrer avec pudeur des jeunes femmes qui sont parvenues à échapper aux trafiquants. Bénéficiant de l'un des programmes de réinsertion mis en place par l'antenne moldave de l'Organisation internationale pour les migrations, ces jeunes adultes – dont l'âge devrait être encore celui de l'insouciance – doivent apprendre à surmonter les violences qu'elles ont vécues pour construire une nouvelle vie.

Traditionnellement, la légende d'une photographie est neutre et objective : une date, un lieu, un nom. Popa y ajoute quelques informations recueillies lors de ses rencontres. Les victimes ne sont pas anonymes et leurs témoignages donnent suffisamment de détails pour que le spectateur puisse imaginer le calvaire enduré. Soudain, tout bascule. L'information donnée sur l'identité et l'âge du sujet, ainsi que les quelques bribes de son histoire génèrent chez le spectateur une réaction d'indignation. L'intensité de la détresse de ces jeunes femmes semble soudain devenir visible.

Pieter Hugo (Afrique du Sud, né en 1976)

Titre du travail: « Albinos », 2003

Provenance des oeuvres : Michael Stevenson Gallery, Cape Town

Depuis cinquante ans, la photographie nous a habitués à voir l'Afrique postcoloniale comme un continent d'êtres en détresse, victimes de la famine, des génocides, d'épidémies ou de la guerre. Elle montre la plupart du temps une souffrance scandaleuse, injuste. Il n'en va pas de même pour les portraits francs et sans détour de Pieter Hugo qui nous confrontent à des individus « différents ». En effet, nous ressentons une réticence à regarder de front ces personnes atteintes d'albinisme.

Alors que la peau noire est perçue comme une forme d'altérité par les Occidentaux, l'albinisme n'est pas partout compris comme une maladie génétique. Aujourd'hui encore et en particulier en Afrique, les albinos sont considérés comme porteurs de malheur ou au contraire idolâtrés, leur particularité physique étant perçue comme une manifestation de la présence de pouvoirs magiques. Attaqués, amputés, tenus à l'écart de leur communauté, les albinos de certaines régions d'Afrique vivent traqués. Lorsqu'ils meurent, le plus souvent d'un cancer de la peau, ils sont cachés par leurs proches qui les croient habités de forces surnaturelles.

Le reportage de Pieter Hugo a pour but de réhabiliter l'image des albinos et d'observer comment une identité définie uniquement sur des critères de différence physique interfère sur la position sociale et s'insinue dans la vie quotidienne. C'est notamment au moyen de portraits serrés, pris en studio, que le photographe force le spectateur à changer son regard et rend à ses sujets ce qui leur est refusé : leur humanité.

Christian Schwager (Suisse, né en 1974)

Titre du travail: « My Lovely Bosnia », 2003-04

Provenance des oeuvres : l'artiste, Winterthour

Les paysages de Bosnie photographiés par Christian Schwager semblent paisibles. Or ils font référence à des événements atroces : trois fosses communes y furent découvertes en 2004. Venu sur les lieux plus de dix ans après la guerre, Schwager propose des images à contre-courant des traditionnelles images de guerre qui mettent l'accent sur le spectaculaire. Alors que nous vivons dans un univers saturé d'images et d'informations, il a choisi une piste réflexive pour parler d'un sujet douloureux.

Face aux images de guerre, le spectateur éprouve une attente de témoignage. La photographie doit donner à voir une certaine vérité des choses. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, les photographies des camps de concentration dévoilant d'innombrables cadavres furent un choc. Ces images, encore gravées dans nos mémoires, étaient perçues comme preuves. Ainsi, la notion même d'atrocité et de crime de guerre va de pair avec l'attente que la photographie fournisse des preuves. Or chez Schwager, le génocide est absent des images. Pourtant les lieux qu'il a visités ont été le théâtre de massacres. Le doute apparaît peu à peu devant toutes les photographies, les contamine une à une. La beauté des paysages fait place à d'autres images intérieures, celles qui montraient les Balkans en guerre.

Alors que l'horreur semblait avoir déserté l'Europe, il y eut à nouveau des camps de la mort, un état de siège, des civils massacrés en nombre. Les Occidentaux, habitués depuis une quarantaine d'années à voir la guerre se dérouler dans des paysages « exotiques » et lointains, furent choqués de voir une région d'Europe prise dans la tourmente. Les paysages de Schwager, qui ressemblent à ceux de notre région, nous rappellent la proximité géographique de la Bosnie

Suzanne Opton (Etats-Unis, née en 1950)

Titre du travail : « Soldiers and Citizen », 2005-07

Provenance des oeuvres : Musée de l'Elysée, Lausanne et l'artiste, New York

Troublant et inattendu est le protocole défini par Suzanne Opton pour faire le portrait de soldats américains de retour d'Irak. Elle leur a demandé de poser leur tête sur une table. A moins d'être ennemis, jamais des soldats n'ont été représentés de telle manière, le haut du buste à l'horizontale, dans une position qui pourrait laisser penser qu'ils sont blessés, morts ou vaincus. Le résultat obtenu se situe aux antipodes de l'iconographie militaire. Le courage, la résolution, le panache cèdent la place à la fragilité, à la vulnérabilité, à l'humanité. Dépourvus de tout attribut, les hommes stationnés à Fort Drum, dans l'Etat de New York, pour suivre une période d'instruction supplémentaire, ont accepté de poser pour la photographe et de laisser tomber le masque.

Poursuivant sa réflexion sur la guerre menée par les Etats-Unis, la photographe s'est rendue en Jordanie pour rencontrer les réfugiés irakiens. Suivant un protocole similaire, elle a observé les visages d'individus qui ont abandonné leur famille et leur pays. Exilés, à l'avenir incertain, ils ont eux aussi accepté de montrer leur vulnérabilité en posant couchés.

L'appareil de photo convie le spectateur à la proximité. Chez Opton, la proximité paraît excessive. « En faisant ces portraits, je voulais simplement observer le visage de personnes qui ont vu des choses impossibles à oublier. » La photographie a-t-elle vraiment la capacité de dévoiler l'âme du modèle ? En nommant ses sujets et détaillant leur activité, Opton cherche à impliquer le spectateur davantage que s'il regardait des portraits d'anonymes. La question reste ouverte : de quelles visions terribles ces êtres sont-ils prisonniers ?

Shai Kremer (Israël, né en 1974)

Titre du travail : « Infected Landscape », 2004-07

Provenance des oeuvres : Herzelyia Museum in Herzelyia, Israel

Comment représenter la guerre ? Au 19^{ème} siècle, pendant la guerre de Crimée et la guerre de Sécession, les photographes s'interrogeaient sur les sujets à traiter : les campements de soldats, la physionomie des villes en temps de guerre et le matériel militaire étaient les premiers sujets montrés par les photographes de guerre. Rapidement néanmoins, l'objectif se déplaça sur des faits plus pénibles à voir, les morts. Depuis lors, nos journaux ne cessent de publier des images de bataille et de victimes blessées et désespérées.



Shai Kremer travaille depuis dix ans dans l'un des points chauds les plus couverts de la planète : le conflit israélo-palestinien. Celui-ci est médiatisé depuis de nombreuses années alors que d'autres guerres n'attirent que peu les caméras. Théâtre de nombreux conflits, occupé depuis les temps les plus anciens par différentes populations, Israël est, aux yeux de Kremer, « infecté » par le virus de la guerre. Pour preuve, son paysage recouvert de traces de mouvements militaires passés et présents.

Dévoilant un lieu tenu secret jusqu'à récemment – une base militaire servant de zone d'entraînement pour les forces israéliennes – le photographe a néanmoins évacué toute présence humaine pour mener une réflexion plus large sur l'occupation du territoire. Les décors de carton-pâte qui servaient auparavant de terrain d'entraînement ont fait place à une « vraie » ville moderne avec mosquée, casbah, hôpital, place centrale, rues et habitations. Rien ne manque à la base de Tze'elim, recreation d'une ville arabe dans le désert du Néguev. Même si Kremer ne montre aucune manœuvre, aucun exercice dans ce lieu destiné à améliorer l'aptitude des soldats au combat de rues, le spectateur n'a néanmoins aucune peine à imaginer les échanges de tirs.

5. LES EVENEMENTS DONT IL EST QUESTION

1) L'ouragan Katrina (2005)

Sources :

« Katrina », Mike Davis, Le monde diplomatique, octobre 2005

« Bush dans l'œil du cyclone ». Etats-Unis, 11 septembre 2005, Samy Ghorbal, Jeune Afrique. com

2) La dictature argentine (1976-1983)

Source :

« Argentine », Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2008

<http://fr.encarta.msn.com> © 1997-2008 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

3) L'immigration clandestine

Source :

« Moldavie : migrations, traite des êtres humains et action humanitaire ». Extraits de l'article signé Paola Baril, publié dans la revue « Humanitaire » n°11 (automne 2004). Revue éditée par Médecins du Monde.

Titre de l'article. Chiffres tirés du Courrier international : mai-juin 2008, P. 39

4) L'albinisme

Sources :

Anna Agnès Nagy, Magie noire sur fond bicolore, thèse, Centre interfacultaire en Sciences Affectives (CISA) – Université de Genève

Les albinos, victimes de sacrifices humains, Stéphanie Plasse, Afrik.com, 3 mail 2008

5) La guerre de Bosnie (1992-1995)

Source :

« yougoslave, conflit » Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2008

<http://fr.encarta.msn.com> © 1997-2008 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

6) La guerre en Irak

Sources :

« Irak » Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2008

<http://fr.encarta.msn.com> © 1997-2008 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

« 4,2 millions de réfugiés irakiens », Voltairenet.org, <http://www.voltairenet.org/article151939.html>

7) Le conflit israélo-palestinien

Sources :

MOURRE Michel, « Israël », « Israélo-arabes (guerres) », et « Palestine » in *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Larousse-Bordas, Paris, 1996, pp.2899 à 2910, pp. 2910 à 2912, pp. 4120 à 4126.

Chronologie du conflit israélo-palestinien de 2002 à nos jours (document archivé en 2006, in Le Monde diplomatique, : <http://www.monde-diplomatique.fr/cahier/proche-orient/a12330>

"israélo-arabe, conflit" Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2008
<http://fr.encarta.msn.com> © 1997-2008 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

6. AUTOUR DE L'EXPOSITION

Visites

Visites guidées pour groupes

Information et réservation

Tél. +41 22 748 95 06

Visites commentées gratuites (sans inscription)

Dimanches 15 mars, 5 avril, 3 mai et 7 juin 2009 à 14h30

Accueil des écoles

Visites pour les enseignants :

Lundi 9 mars à 17h et mercredi 11 mars 2009 à 12h30

Pistes pédagogiques

Information et réservation:

Tél. +41 22 748 95 06

www.micr.org/edu

Débat

Mardi 17 mars 2009, à 18h30

Chic ou choc, quelles photos ?

M. Luc Chessex

Photographe

M. Christian Schwager

Photographe, présent dans l'exposition

Modérateur

M. Luc Debraine

Journaliste, Le Temps

Visite-Conférence

Mardi 24 mars 2009, à 18h30

3 regards sur l'exposition réunis en une visite unique

Magie noire sur fond bicolore

Mme Agnès Nagy

Département des Sciences de l'Antiquité, UNIGE

Image et sens : de la stimulation à l'émotion

Dr. Didier Grandjean

Pôle de recherche National (PRN) en Sciences Affectives, UNIGE

Les dormeurs du val

M. Marc Kolakowski

Département des Sciences de l'Antiquité, UNIGE



Entretien

Mardi 7 avril 2009, à 18h30

L'affect figé : traces d'émotions

Entretien avec le **Prof. Klaus Scherer**

Directeur du Pôle de Recherche National (PRN) en Sciences Affectives, UNIGE

mené par **Mme Isabelle Moncada**

Journaliste TSR

Informations générales

Ouvert de 10h à 17h, sauf le mardi

Boutique – Restaurant

Depuis la gare Cornavin : bus 8 (direction OMS ou Appia), arrêt Appia

Accès handicapés

Le programme complet des événements organisés autour de l'exposition est disponible sur notre site www.micr.org